

## Les Manouches d'Auvergne, derniers nomades de France. (B. Leblon)

En France, il y a trois grands groupes de Tsiganes. Le groupe sinto-manush est le premier arrivé, à partir du XV<sup>e</sup> siècle pour le sous groupe français (Valštiké Manuš), plus tardivement pour le sous groupe germanique (Gačkéné Manuš), qui a séjourné en Allemagne, et pour les Sinti, qui ont séjourné en Italie. Le groupe Gitan (Kalé) est arrivé en France à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le sous-groupe catalan, et plus tardivement pour le sous groupe andalou (ou espagnol). Enfin, le groupe Rom, maintenu en esclavage en Roumanie jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, arrive chez nous surtout à partir du début du XX<sup>e</sup>. Je n'aime pas parler des Tsiganes en général, car, en dépit de nombreux points communs, groupes et sous groupes maintiennent entre eux de grandes différences. Je n'aime pas non plus parler d'un groupe ou d'un sous groupe particulier, parce que la fréquentation des trois groupes, depuis une cinquantaine d'années, m'a appris qu'il faut éviter toute généralisation, et cela est valable pour n'importe quel peuple, bien entendu. En définitive, je me limite à évoquer les gens que je connais, à parler de telle ou telle famille, et même, plutôt, de tel ou tel individu. Je le fais, d'ailleurs, de moins en moins facilement, et avec de plus en plus de méfiance à l'égard de mes interlocuteurs. En fait, il est beaucoup plus facile de parler de choses qu'on ne connaît que superficiellement et de façon livresque, que d'évoquer, devant des inconnus, des personnes avec lesquelles on a partagé une certaine intimité, parce qu'on a le sentiment de les trahir. Pendant très longtemps, on m'a demandé d'intervenir auprès de différents publics, et tout spécialement de travailleurs sociaux ou de représentants d'administrations amenés à rencontrer des Tsiganes dans leur activité professionnelle, pour tenter de faciliter leurs rapports avec cette population. Je le faisais volontiers parce que je croyais que je pouvais éviter ainsi des malentendus et des conflits. Je pensais qu'il fallait parler le plus possible des Tsiganes aux Gadjé (Non Tsiganes), parce que j'étais persuadé que les réactions de racisme ou de rejet de la part de ces derniers venaient de leur méconnaissance de l'autre. Pourtant, je voyais bien que la plupart des Tsiganes, de leur côté, préféraient pratiquer « l'invisibilité », et j'ai assez vite pris conscience de l'ambiguïté de ma position. Ce dilemme culturel a été parfaitement exprimé, lors du colloque de La Rochelle, en 1988, par un jeune intellectuel tsigane, José Brun, Sinto piémontais :

*« On a peine en vérité à diffuser notre culture pour différentes raisons. Seulement, notre culture est de nos jours invisible, puisque beaucoup de Tsiganes et Voyageurs vivent dans la société sans que les personnes ne le sachent, notamment dans les divers univers économiques. Mais aujourd'hui, on nous demande d'être présents sur la scène citoyenne. Un phénomène qui nous confronte par la même occasion à notre invisibilité, à ce souci de préservation culturelle, d'une part, et à cette légitime nécessité de répondre présent, d'autre part... »*

*Vous réalisez alors le dilemme que cela représente, à la fois d'offrir sa culture ou en tout cas de la revendiquer, à une époque où notre accueil est très discuté. »*

Je connais un autre Tsigane français, Sinto lui aussi, qui lutte depuis plus de quarante ans pour faire connaître sa culture aux Gadjé et pour faire tomber leurs préjugés à l'égard de son peuple. Il chante parfois en sinto, mais le plus souvent en français, pour être compris de tous, des chansons comme celle-ci :

*« Écoute-moi, écoute-moi, gadjo.  
Je suis, t'en souviens-tu, le bohémien  
Qu'un jour tu as chassé devant les tiens,  
Devant les tiens en criant « Au voleur !  
Au voleur, il va nous porter malheur ! »  
Et tu savais que j'étais innocent,  
Mais ça fait bien de chasser les Gitans.*

*Je veux chanter, chanter  
Pour vous faire comprendre  
Qu'il ne faut pas juger, gadjé,  
Le peuple des Gitans à travers vos légendes.*

*Écoute-moi, écoute-moi, gadjo.  
Crois-tu que nous soyons si différents ?  
N'avons-nous pas, gadjo, le même sang,  
Le même sang versé par nos pères  
Qui sont morts côte à côte à la guerre ?  
N'avons-nous pas, gadjo, le même cœur,  
Les mêmes larmes en face du malheur ?*

*Je veux chanter, chanter  
Pour vous faire comprendre  
Qu'il ne faut pas juger, gadjé,  
Le peuple des Gitans à travers vos légendes.*

Mon ami sinto s'appelle Lick. Il a écrit aussi plusieurs livres pour raconter sa vie, la vie des siens, et montrer aux Gadjé qu'ils ne doivent pas avoir peur des Tsiganes, ni les mépriser. Aujourd'hui, je le sens déçu, un peu amer. Les siens lui reprochent d'avoir dévoilé leur intimité aux Gadjé, et les Gadjé ne semblent pas avoir compris son message. La suspicion et la haine envers les Tsiganes sont toujours là, et les nouvelles lois françaises vont rendre impossible la vie des derniers nomades. Je veux parler de ceux qui voyageaient naguère avec des chevaux et des vieilles roulottes en bois. J'ai rencontré les derniers il y a une dizaine d'années, dans les montagnes d'Auvergne. J'ai été surpris, car j'ignorais qu'ils existaient encore. Sur une petite route bordée par la forêt, j'ai vu arriver devant moi l'une de ces vieilles roulottes. Elle était tirée par deux chevaux, l'un dans les brancards et l'autre au palonnier. Un poulain courait derrière. Sur le toit, un tuyau de poêle fumait. À l'avant, un homme hirsute, très noir de peau, me faisait des grands signes. Bien entendu, j'ai cherché à le rencontrer, et il est devenu mon ami. Avec lui, et avec les gens de sa famille, les Reinhardt, les Ziegler et les Gargovitch, j'ai parcouru les routes et les chemins d'Auvergne. Nous avons campé au bord des rivières, nous y avons coupé de l'osier avec lequel les hommes faisaient de magnifiques paniers de plusieurs couleurs, que les femmes allaient vendre de porte en porte, en faisant la « chine ». Nous avons cherché les meilleurs endroits pour faire paître les chevaux. J'ai vu qu'ils connaissaient les plantes sauvages, celles qui sont bonnes à manger et qu'on peut mettre dans la « zoumine », la grosse soupe familiale, et celles qui servent à soigner les maladies. J'ai vu, le soir, les gosses se serrer autour du feu, allumé dehors sous les étoiles, et écouter, les yeux écarquillés, les « parmisé », ces contes magiques d'autrefois, dans lesquels Étchapoutchéla (Cendrillon) épouse un hérisson.

J'ai vu aussi le regard de haine que nous jetaient les paysans quand nous arrivions dans un village. Je les ai entendus menacer de brûler les roulottes si nous ne passions pas notre chemin. Je les ai vus, parfois, arriver avec des fusils dans les mains. Un Gadjo a tiré récemment sur une de leurs caravanes en risquant de tuer des enfants. Ils n'ont pas voulu porter plainte, car ils savent que, pour la police, ils auront toujours tort. Les gendarmes les chassent de partout, même des terrains communaux, qui appartiennent à tout le monde. Les municipalités font creuser des tranchées ou déposer des grosses pierres pour empêcher roulottes et caravanes de stationner sur le bord de la route. Il y a une dizaine d'années, je demandais à des jeunes Manouches : –« *Qu'est-ce que vous allez faire plus tard ?* » Ils me répondaient : –« *On veut rester avec les chevaux, continuer à faire des paniers, à rempailler des chaises, tout ça... Mais surtout partir très loin d'ici, quelque part où les « klisté » (les gendarmes) nous laissent vivre en paix.* » Aujourd'hui, ces jeunes vivent en ville, ils se sont mariés avec des gadjia, et ils savent que leurs enfants ne parleront plus la langue de leurs ancêtres.

Certains trouveront ma nostalgie de cette époque passée – mais pourtant si proche – complètement ridicule. Ne faut-il pas vivre avec son temps, accepter le progrès et la disparition de ces archaïsmes que sont une roulotte tirée par un cheval et un feu de camp près duquel on écoute des histoires en langue manouche ? Ceux qui pensent cela ne se rendent pas compte que c'est toute une culture qui meurt. Non seulement une riche langue indienne avec une déclinaison à neuf cas, mais un trésor de légendes et d'histoires vécues, un savoir-faire ancestral, un savoir-vivre dans la nature. Ils ne savent pas que lorsque une culture comme celle-là disparaît, c'est toute l'humanité qui s'appauvrit. Un monde sans Tsiganes, c'est comme une campagne sans oiseaux ; c'est triste à en mourir ! Les derniers « voyageurs » savent que ceux qui se sont arrêtés pour devenir sédentaires ont perdu leur âme. Ils les appellent « *Thodé Maneš* » (Manouches délavés). Ils disent : « *Un Manouche qui ne voyage plus, ce n'est plus un vrai Manouche.* » Ils ont malheureusement raison et un gouvernement qui s'attaque au mode de vie de cette population pour mieux l'assimiler sait ce qu'il fait. La sédentarité, la fin du voyage, c'est aussi la mort d'une culture. Cela ne veut pas dire que les Manouches ainsi « délavés » ne garderont pas la fierté de leurs origines, mais ils se sentiront frustrés, dépossédés de ce qui faisait leur identité. L'exemple des Gitans du Sud de la France le montre bien. Sédentarisés en Espagne depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ils sont restés « Gitans ». Le plan qui prévoyait la sédentarisation comme une première étape vers leur intégration (ou plutôt « désintégration ») complète a échoué. Mais ils ont perdu l'usage de leur langue et souffrent d'être ainsi acculturés. Que ne donneraient-ils pas pour pouvoir communiquer dans cette langue assassinée, pour savoir encore reconnaître les plantes qui soignent et le chant des oiseaux ? On n'a pas fait d'eux des citoyens comme les autres, mais seulement des infirmes, des déclassés, des exclus. Il n'y a plus qu'à attendre que l'alcoolisme, la drogue et le sida viennent à bout de ce qui reste du dernier peuple libre. Un jour, un paysan d'Auvergne me disait :

*« Quand j'étais jeune, j'allais pêcher les truites dans la rivière avec les jeunes Manouches. Maintenant, il n'y a plus de truites, tout est pollué. Les petits paysans qui accueillaient les Manouches dans leurs fermes ont disparu. Il n'y a plus de place pour les Tsiganes, et nous faisons avec eux exactement la même chose que les Américains pour se débarrasser de leurs Indiens. »*

Malheureusement, j'ai bien peur que la disparition des derniers nomades sur les routes de nos campagnes ne soit qu'un signe avant-coureur : Lorsque notre société se sera débarrassée de ses Tsiganes, elle sera très certainement menacée elle-même à son tour, car, pour toute société, le refus de la différence ne peut être qu'une tendance suicidaire.

Les Manouches ont toujours fait de la musique. Autrefois, ils faisaient danser dans les petits bals des villages ou allaient jouer le soir dans les bistrotts pour gagner quelques pièces de monnaie. Et puis Django est arrivé, le grand Django Reinhardt, le génie de la guitare. Quand il a entendu du jazz pour la première fois, il s'est mis à pleurer. Le lendemain, il a pris sa guitare et a inventé ce nouveau style qu'on appelle, depuis lors, le « jazz manouche ». Aujourd'hui, à côté de son fils Babik, beaucoup de ses « cousins » manouches continuent à jouer cette musique. Ils sont tellement nombreux qu'il est impossible de les citer tous. Certains ont adapté aux nouveaux rythmes des chansons traditionnelles que tout le monde fredonne encore, comme « *Blumeli, blumela* » (Petite fleur), ou comme « *Tut hi či* » :

<i>Tut hi či, man hi či, i lači čaj</i>	(Tu n'as rien, je n'ai rien, ma bonne fille,
<i>keras ho kamas un hi men či</i>	On fait ce qu'on veut et on n'a rien.
<i>An i tsukro, lon un sonakaj</i>	Apporte un sucre, du sel et de l'or
<i>Hi men i tikno vago un i puro graj</i>	Nous avons une petite roulotte et un vieux cheval
<i>I lači čaj</i>	Ma bonne fille.)

D'autres membres de la famille ont été influencés par la rumba gitane lors des rencontres du mois de mai aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il en est résulté une musique un peu hybride, sur ce rythme d'origine cubaine adopté par les Gitans catalans, mais avec des paroles en manouche, comme dans le cas de « *Me ham manush* » (Nous sommes Manouches), de Printso Ziegler-Reinhart.

La dernière guerre a été une cassure terrible. Les hommes manouches internés dans le camp de Rivesaltes, près de Perpignan, ont été envoyés en Camargue pour construire le camp de Saliers, près des Saintes-Maries-de-la-Mer, avant que les femmes et les enfants viennent les rejoindre. C'était un camp de propagande, pour faire croire aux représentants de la Croix Rouge Internationale que les Tsiganes étaient bien traités dans la France occupée. Il avait l'apparence d'un camp de vacances au bord de la mer, mais il était entouré de barbelés, on y était entassé à douze ou quinze dans une cabane prévue pour un cheval et son cavalier, et on y mourait de faim. Bilou Reinhardt, la sœur du Manouche que j'ai rencontré par hasard en Auvergne, n'avait que quatre ou cinq ans à l'époque, mais elle se souvient :

« *On n'avait rien à manger. Les hommes pouvaient sortir dans la journée pour chercher de la nourriture. Mais ils ne trouvaient rien. Ils rapportaient quelques pommes de terre, et un petit bout de pain, pas plus grand que ça. Et on le partageait entre tout le monde. Quand on a pu, on s'est sauvé. »*

Il faut dire qu'après le départ des Allemands, personne ne voulait relâcher les Tsiganes dans la nature. Il a fallu qu'ils se sauvent, qu'ils remontent à pied vers l'Auvergne, en demandant un peu de nourriture dans les fermes. Et puis, petit à petit, ils ont acheté un vieux cheval, une petite roulotte, et ils sont repartis sur les routes. Pendant près d'un demi siècle, ils ont retrouvé la liberté, ils se sont remis à faire des

paniers, à jouer de la musique, et à raconter des histoires le soir autour du feu. Mais voilà qu'ils sont rattrapés par le temps, le monde évolue impitoyablement, les portes se ferment, les cœurs aussi... En temps de paix, les fusils ressortent, et sont braqués sur des enfants. Non, ce que je ressens n'est pas une nostalgie d'un passé dont je n'ignore pas les cruautés, mais plutôt la crainte d'un avenir où la disparition des Tsiganes préfigure sans aucun doute celle du reste de l'humanité.